

On dirait que Jésus a choisi le plus mauvais moment pour envoyer les Douze en mission, c'est-à-dire pour en faire véritablement, pour la première fois, des « apôtres », des envoyés. Pour qu'un chef envoie des troupes en avant de lui, ne faut-il pas qu'il soit lui-même d'abord en position de force ? Or Jésus vient d'essayer à Nazareth, chez les siens, dans sa propre patrie, un échec ou un semi-échec – c'était l'évangile de dimanche dernier. Les gens, ses parents, ses proches, n'ont pas voulu le considérer autrement que comme le charpentier qu'ils connaissaient déjà ; ils ne l'ont pas accueilli, n'ont pas cru en lui, et lui-même n'a pu réaliser chez eux aucun miracle, à cause de leur manque de foi.

Eh bien ! c'est ce moment-là, moment de faiblesse apparente ou d'échec, que Jésus choisit pour convoquer les Douze et les envoyer deux par deux, en donnant à chacun de ces binômes l'autorité la plus forte qui soit, l'autorité sur les démons, les esprits impurs, les puissances du mal. Car Jésus n'est pas un chef de guerre, et la mission qu'il confie, à ses apôtres d'abord, puis, à travers eux, à chacun de nous, n'est pas une campagne militaire ni une marche triomphale. Les consignes qu'il donne aux disciples qu'il envoie, l'équipement logistique minimal, voire franchement insuffisant, qu'il préconise sont même contraires à toute stratégie de conquête efficace. « N'emportez rien pour la route, pas de pain, pas de sac, pas de monnaie, pas de tunique de rechange... ».

Jésus semble ainsi priver ses disciples des moyens matériels élémentaires qui leur permettraient de mener à bien leur mission. Il y a cependant deux choses que, dans l'Évangile de Marc et dans celui-ci seulement, il leur recommande de porter : un bâton et des sandales. Cela ne vous rappelle rien ? Au livre de l'Exode, voici comment le Seigneur, par l'intermédiaire de Moïse, ordonnait aux Israélites de manger la Pâque, avant le grand départ d'Égypte : « Vous mangerez ainsi : la ceinture aux reins, les *sandales* aux pieds, le *bâton* à la main. Vous mangerez en toute hâte : c'est la Pâque du Seigneur » (Ex 12, 11).

Frères et sœurs, la mission qui vient, qui procède du Christ, de la personne de Jésus, la vraie mission chrétienne donc, n'est pas et ne sera jamais un plan d'action stratégique. C'est un exode, un départ en toute hâte et dans le dénuement, sans

provisions pour la route, sans réserve. C'est une pâque, un passage de la servitude à la liberté, y compris la liberté de quitter les lieux où l'on n'est pas reçu en secouant la poussière de ses pieds, forme de témoignage ou « martyr », non pas contre mais pour ceux-là mêmes qui vous rejettent ou vous persécutent (« ce sera *pour* eux un témoignage »). C'est une pâque, un passage aussi de la mort à la vie : « Ils expulsaient beaucoup de démons, faisaient des onctions d'huile à de nombreux malades, et les guérissaient. »

Certes les apôtres reviendront satisfaits de cette première mission dont ils rendront compte à Jésus. Toutefois – et saint Marc le souligne fortement dans son Évangile – ils mettront beaucoup de temps à comprendre que la grande Mission qu'ils recevront de Jésus pour la transmettre à toutes les générations futures, n'est pas un chemin de gloire humaine ni une démonstration de puissance, mais une Pâque, précisément, un nouvel Exode qui passe par la Passion et par la Croix de Jésus lui-même. Oui, ce n'est qu'après et par la Pâque définitivement accomplie par le Christ à Jérusalem, dans sa chair crucifiée et ressuscitée, que les apôtres deviendront, avec tous les disciples de Jésus et sous l'action de l'Esprit, les authentiques missionnaires de l'Évangile.

Tout mission chrétienne – même la plus humble, la plus ordinaire, celle que nous vivons dans nos apostolats, petits ou grands, notre travail, notre étude, nos relations quotidiennes, nos activités de service – toute mission vraiment chrétienne est, doit être un reflet, une manifestation du mystère de Jésus en lequel elle s'enracine, sans quoi elle n'est qu'une dangereuse imposture. Ce mystère, si bien chanté par l'apôtre Paul au début de la Lettre aux Éphésiens, c'est celui du plus grand dépouillement, allant jusqu'au sacrifice, au don de sa vie pour les pécheurs (« En lui, par son sang, nous avons la rédemption, le pardon de nos fautes »), associé à une plénitude absolue de grâce et de vie : « C'est la richesse de la grâce que Dieu a fait déborder jusqu'à nous en toute sagesse et intelligence [...] pour mener les temps à leur plénitude, récapituler toutes choses dans le Christ ».

Puissions-nous donc, chers frères et sœurs, vivre toujours plus intensément, dans notre mission de chrétiens, ce mystère de Jésus, pour devenir nous-mêmes, comme dit encore saint Paul, une « louange de gloire ». Amen.